

L'AVEU.

Trois accords très doux terminent la mélodie. Trois accords mineurs, dont les notes s'égrènent, lentes et comme volées par une infinie tristesse. Puis tout s'éteint, le son grêle de l'instrument et la voix prégnante, la voix splendide dont les vibrations affluées battaient encore, soutenues par le souffle léger d'une nuit de printemps. Et, lorsqu'il en fut de chanter, lorsque l'âme douloureuse de la mélodie slave se fut exhalée en une dernière plainte, l'aveugle, dans un geste très las, lâcha glisser ses mains pâles des touches du clavier.

cependant, elle le savait, couseur c'était sacrifier sa jeunesse à la passion jalouse d'un être désolé, c'était se murer, pour toujours dans une vie d'abnégation. Dire que d'elle seule dépendait le bonheur de cet homme, qui le régénérerait et en ferait un fort! Un mot... c'était le gouffre, l'abîme, dans lequel fatalement il retomberait. Un mot, et c'était la route vers la lumière, l'acheminement vers la paix. Dans un geste d'extrême souffrance Marie mourut sur son front jeune par l'étreinte nerveuse de ses doigts crispés. L'épreuve tourmentante allait-elle doucement prendre fin? Un instant, elle demeura immobile, les yeux fixés, écoutant mourir dans la nuit la voix triste qui montait vers elle comme l'incense d'une suprême adoration. Plus que jamais elle eut, en cette minute, l'impression désespérée qu'elle était à la fois pour lui son univers et sa raison de vivre et que Dieu l'avait placée sur le chemin de cet homme afin de guider ses pas incertains à travers la vie. Alors la pitié revint à son cœur de femme, et Marie, se levant, vint mettre un baiser sur le front pâle de l'aveugle.

ÉPIGRAMME.

Il y a cinq ans, à la fin de mai, Heredia se rendit à Rouen pour l'inauguration du monument de Maupassant, à laquelle il devait présider. Je fis route avec lui; nous étions seuls. Contrairement à son humeur habituelle, il était silencieux, rêveur. Il relut son discours, et ce ne fut guère qu'au delà de Mantes, à l'entrée du pays normand, qu'il se mit à causer. Il me parla de ce pays, des liens qui l'y rattachaient, par toute la lignée maternelle: il les avait consacrés par une tombe où reposait sa mère, et je compris, ce jour-là, que des mêmes hauteurs de Bon-Seours, sous le même ciel tendre et bleu, où flotte éternellement la voile des brumes fuyantes, il voudrait à son tour contempler les ombres du passé et chercher la lumière d'un delà. Ces lieux évoquaient en moi les mêmes impressions: c'est de Rouen qu'est venue ma grand-mère, pour habiter le pays bas-normand; mon arrière-grand-père maternel a dû plaider au Parlement de Normandie devant le président d'Ouville, arrière-grand-père maternel de Heredia.

Non, arrivâmes ainsi, tout émus des choses d'autrefois, de l'air du pays, de ses traditions et de son génie. Heredia fit, devant le buste de Maupassant, une évocation magnifique. Son paysage de Rouen, pour la précision des lignes, l'étendue de la vision et l'ampleur de l'ambiance, en ce cadre de médaillon, n'est comparable qu'au chef-d'œuvre de Roly: "Normandie natrix." Le poète n'y traînait pas plus sa personne que dans son bas-relief; le sculpteur n'introduit sa figure. Quelques mots seulement, qui passèrent indifférents par leur généralité même, mais que je retins au passage et qui devinrent pour moi comme le point d'élection d'où partait toute la clarté du discours. Je les entends encore, scandés par le rythme étrange, le rythme rompu de sa parole, qui s'arrêtait parfois, comme un cœur qui se recueille et cesse un instant de battre, pour se reconquérir aussitôt et vibrer à l'infini: "La pieuse colline de Bon-Seours où les morts aimés sont plus proches... du ciel." Quand il trappa, après une pause courte, la cadence éclatante et douce de ces deux mots: "du ciel", il me sembla que le poète briaist, pour la première fois et pour la dernière peut-être, l'artifice d'art où il tenait si fort à se renfermer.

Seine, à travers la magnificence des vergers et des herbages, descendant majestueusement en d'immenses méandres, charrie vers son vaste estuaire et déverse dans la mer, et de là sur le monde, la richesse de la France." Or, parmi tant de richesses, je pensais que ce fleuve avait porté vers "l'île lointaine" la femme dont était né le poète qui venait s'agenouiller là, comme au pied de ce lit des ancêtres, lit de naissance et lit de mort, qu'il a illustré dans un de ses sonnets. Il y reposa, désormais; rien n'y saurait troubler ses visions splendides et ses rêves magnanimes; l'ombre de celle qui berça son enfance veille sur son dernier sommeil. Il a dédié son œuvre aux hommes de cette mère très aimée et très aimante, il lui a confié la garde de son âme et cette âme est bien gardée. "... C'est ma mère, étranger!"

Ce lien du sang maternel n'était pas le seul, entre le poète, né d'un père espagnol, et notre pays. Il y avait aussi des attaches de poésie, et il s'enorgueillissait à les rappeler. Nul ne savait mieux que lui par quel chemin le génie espagnol était venu, autrefois, se greffer en ce même Rouen, sur le génie normand. Ces routes étaient familières à Heredia, car il les avait parcourues lui-même près de trois siècles après Corneille. Il connaissait et par le menu, comme il connaissait toutes choses de l'histoire et de l'art, vivantes et muettes, les antiques relations de l'Espagne et de la Normandie: comment les navires à voiles brunes amenaient à Rouen les oranges et les vins capiteux tant goûtés de nos ancêtres; comment les marchands espagnols possédaient à Rouen, à côté de leurs caves et de leurs comptoirs, des librairies florissantes. On apprenait alors et on parlait, à Rouen, l'espagnol comme, de nos jours, l'anglais, et mieux peut-être. On le lisait beaucoup. Il existe des éditions d'auteurs espagnols timbrés et datés de Rouen. Corneille connut, en leur texte original, le "romance" du Uid et la pièce de Guilhem de Castro. Ce fils de légiste qui, pour le train commun de la vie, plaidait au Parlement, s'assimila les poèmes espagnols avec la même aisance que plus tard cet autre petit-fils de juge nor-mand, revenu des Espagnes d'outre-mer, s'assimila le génie d'un Flaubert et d'un Maupassant. C'est qu'entre la conquête avide, inquisitoriale et féroce de Bernal Diaz et la conquête avare, pacifique et progressive de Guillaume le-Bâtard le contraste n'est guère que dans le costume, et il se découvre dans le fond d'étranges affinités. Vikings ou Conquistadors, c'est le même vol de gerfauts, le même appétit de l'or, la même "inquietude des lieux nouveaux", le même enlacement des étoiles nouvelles, le même orgueil à fonder des empires, à élever des bâtisses superbes, symboles de la conquête: "Que ce soit à Carthage, des Indes, les forts et les sanctuaires aux parés de mosaïque, couronnés de colonnes d'or, ou dans Rouen même, les levées au-dessus des pierres, "Salut-Osea, reine de l'art rayonnant, avec sa couronne de lys; Salut-Maelou aux belles portes et la cathédrale géante." Et sous la voûte de ces temples, en contraste avec cet acte de foi qui monte aux nues, la dalle froide, l'obscurité, l'effacement de l'être humain, la retraite de l'homme en soi-même, le secret de l'âme, le secret de Corneille, le secret de Flaubert, l'im-personnalité de l'œuvre et de l'artiste. Ces traits si particuliers du génie normand, nul ne les saisit d'une intelligence plus compréhensive que Heredia. Etait-ce de son art propre ou de l'art de Maupassant et de celui de Flaubert qu'il entendait parler quand il tonait en eux "la volonté évocatrice et l'impassibilité, ces deux qualités maîtresses de l'artiste créateur?"

grande noms, échoiteurs de l'histoire. ... la main qui crayonna l'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna ... en fin, le vers plein d'âme, le vers d'harmonie et de douleur, qui se détache, çà et là dans ces poèmes tragiques, comme la fin d'une strophe ou la cadence d'un sonnet: Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir. ... La vers français, auquel il avait apporté l'élégance sobre, la majesté aisée, la grandeur verbale avec toute la somptuosité des couleurs, des ors et des joyaux d'Espagne, il aimait à en montrer chez le vieux maître normand le relief héroïque et la frappe de médaille. Il retrouvait, en Corneille, le squelette grandiose de son propre vers, ainsi que, chez son maître Virgile, les guerriers devaient, à la majesté des ossements enfouis, la structure des géants d'autrefois. Heredia se réclamait non seulement de Corneille, mais aussi de Malherbe. Il s'en était largement assimilé la prose à la fois précise et grandiloquente. Relisez les rares, les trop rares bandes de Heredia et comparez-les à ceux que Malherbe décernait à Richelieu: c'est la même coupe, le même rythme vigoureux et plein de la très grande prose classique. Qui de nous n'a évoqué l'image chevaleresque du poète du grand Henri, le jour où l'auteur des "Trophées" devant la plus officielle assemblée de la plus protocolaire des républiques, s'avisa de parler au tour de Russie au mode, très inattendu, en ce lieu hiérarchique, dont le poète gentilhomme, en pleine monarchie, parlait au roi de France: Et ton front, cette fois, Sera ceint de rayons qu'on ne vit Jamais luire Sur la tête des rois.

Puisqu'il a rendu à notre terre normande cet hommage de la traiter en terre maternelle et qu'il a jeté sur elle un peu de la gloire qu'il a répandue, pour des années et des années, sur les lettres françaises, j'en appelle au poète dont l'œuvre, aussi brève que la sienne, fut, comme la sienne, illustre, encore que, pour l'honneur de notre temps, Heredia le dépasse de la tête, et je lui voue pour épigraphe ce vers qui renferme toute sa vie et toute sa gloire: Belle âme aux beaux travaux sans repos adonnée. ALBERT SOREL de l'Académie française.

Français Romains.

Paris, 16 octobre. Le télégraphe nous a annoncé la mort, à Rome, du duc de Gales, qui était Français et duc romain en même temps, portant un ancien titre qui lui venait de sa femme. Il s'appelait Haradouin, fils d'un petit propriétaire de Normandie. Il était simple sergent dans l'armée française qui, en 1849, alla assiéger et prendre Rome pour le restituer au Pape. C'était un beau petit sergent, la moustache en croc, l'œil vif et l'esprit ouvert, qui, par le hasard d'une rencontre, fit la conquête de l'héritière des Gales et l'épousa. Cela étonna bien un peu la société romaine, qui est très fermée; mais l'ancien sergent se montra réservé, plein de tact, simple, bien élevé, aimable, nullement grié par sa nouvelle situation, et très pressé à bien faire en toutes choses. Si bien qu'on l'accepta tel qu'il était, et personne ne songea à lui rappeler son origine obscure, pas plus qu'il ne cherchait à en imposer. Il eut un plus grand mérite, celui d'employer son temps et son argent à faire le bien. Il était mêlé à toutes les bonnes œuvres et spécialement dévoué aux œuvres françaises. Depuis longtemps il était président du comité des établissements français et de ce qu'on appelle "les œuvres françaises". Le duc de Gales possédait un patrimoine considérable à Rome, et ce patrimoine à un budget et un revenu qui sert à entretenir Saint-Louis-des-Français et les chapelles attachées à cette église, les lits d'hôpital réservés aux Français, les écoles, et qui sert enfin à secourir les Français malheureux qui habitent Rome. L'air natal. On le voyait à Vichy et à Paris, où il s'était fait plusieurs amis, notamment M. Bamberg, le riche financier. Il avait un peu engraisé avec l'âge, mais les traits restaient fins et sa courtoisie était extrême envers tous. Il laisse une fille dont le nom est célèbre. C'est, en effet, Mme Gabriel d'Annunzio, dont la beauté et la grâce avaient séduit le volage écrivain. Elle en a deux enfants et cependant elle et lui, après quelques années de bonheur, se sont séparés, et tous deux ils sollicitent aujourd'hui la nationalité suisse pour pouvoir divorcer. Mme d'Annunzio vient souvent à Paris, où on l'a vue suivre avec intérêt les représentations de la Duse.

Les alliances entre la société française et la société romaine sont assez rares. Une La Rochefoucauld a épousé autrefois le prince Marc-Antoine Borghèse. Elle est morte en 1894, laissant à Rome le souvenir d'une grande dame souverainement bonne et aimable, dont le salon était ouvert à toutes les illustrations de l'aristocratie, des lettres et de l'art. Elle était la sœur de la comtesse Greffulhe, douairière. Une autre Française, morte il y a quelques années, Mlle Arabella de Fitz-James, sœur du duc de Fitz-James, de la comtesse de Biron et de la première femme du général de Charette, a épousé le duc Salviati, des princes Borghèse, également décédé. Elle a laissé un fils, duc de Salviati, qui a épousé une princesse Aldobrandini, et trois filles, dont l'une mariée au comte de Larderel et l'autre au prince François Borghèse, duc de Bomarzo. La femme du duc Salviati actuel est également petite-fille d'une Française, Françoise de La Rochefoucauld, qui épousa, en 1809, le prince Borghèse-Aldobrandini, écuyer de Napoléon Ier. La famille de Larderel, alliée à la maison des ducs Salviati, est d'origine française comme celle des princes Torlonia, dont le titre est passé aujourd'hui dans la maison des princes Borghèse. La famille de Lucien Bonaparte était, on le sait, devenue romaine, avec les titres de prince de Cassino et de Musignano. Les princesses Bonaparte de cette maison ont épousé le marquis de Roccajovine, le comte Primoli et le prince Gabrielli. Cette maison a donné aussi un cardinal romain, le cardinal Bonaparte, qui vivait très retiré à Rome. Nous nous bornons à citer ces quelques alliances, bien qu'il y en ait d'autres. Quant à la colonie française à Rome, elle a toujours été nombreuse et l'on y a compté des personnalités célèbres. Le vicomte Prosper d'Epinois, le sculpteur dont les œuvres sont dans toutes les demeures royales d'Europe, a longtemps habité Rome, et son atelier était le rendez-vous de tous les hommes d'esprit: le comte d'Illeville, qui a laissé des souvenirs si curieux; M. de Maguelonne, correspondant de "l'Univers", l'homme qui connaissait le mieux Rome et le Vatican, et dont le talent émévillait Louis Veillot; le comte de Rézie, alors directeur des chemins de fer romains, et beau frère de

LE VOYAGE.

du président à bord du "West Virginia." Au large de la Passe Sud, Mississippi, 27 octobre via Key West, Fde, 28 octobre.—Par télégraphie sans fil.—Vendredi matin à 9 heures 30 le président Roosevelt accompagné du chirurgien général Rixey et du secrétaire Loeb est monté à bord du croiseur cuirassé "West Virginia" de la marine des Etats-Unis. Il a été reçu à la coupée par l'amiral Brownson, le capitaine Arnold et l'état-major de l'amiral. Les officiers et l'équipage au complet étaient rassemblés sur le pont en grand uniforme et ont présenté les armes au président, pendant que les canons du bord tiraient la salve réglementaire et que le pavillon amiral était remplacé au grand-mât par le pavillon présidentiel. Quelques minutes plus tard le "West Virginia" levait l'ancre et prenait sa course à destination de la baie de Chesapeake. Au large de Key West il a été rejoint par le Pennsylvania et l'état-major de l'amiral. La marche de l'escadre sera maintenue à la vitesse de 15 nœuds. C'est la première fois dans les annales de la marine américaine qu'une escadre couvrait une aussi longue distance à marche forcée. Le président Roosevelt est en excellente santé et jouit considérablement de son voyage. Washington, 28 octobre.—La station de télégraphie sans fil de l'arsenal de Washington est restée en communication constante avec le croiseur cuirassé West Virginia de 2.07 à 5.15 heures du matin. Les messages recueillis à la station avaient été transmis du "West Virginia" au croiseur cuirassé "Colorado" mouillé au large de Key West. A 7 heures lorsque le bruit des ateliers de l'arsenal commença à se faire entendre il fut impossible à la station de continuer à communiquer avec le croiseur, mais on espère que les communications pourront être reprises à la tombée de la nuit lorsque le travail cessera. On considère comme très remarquable le fait qu'un navire dans le golfe du Mexique ait pu communiquer avec Washington au moyen de la télégraphie sans fil, soit une distance de 1,100 milles. Washington, 28 octobre.—Aussitôt que le croiseur cuirassé West Virginia est entré aujourd'hui en communication avec la station de télégraphie sans fil de Key West, le premier message qui a été transmis de la côte au croiseur a été un télégramme personnel adressé par Mme Roosevelt au président, le félicitant à l'occasion de son 35me anniversaire. Ce message avait été envoyé la nuit dernière du département de la marine à la station navale de Key West, avec instruction de le délivrer à la première occasion. Washington, 28 octobre.—A 2 heures 15 ce matin le croiseur cuirassé "West Virginia" a cherché à se mettre en communication avec la station de télégraphie sans fil de Dry Tortugas. A 2.25 heures le croiseur annonça à la station de Dry Tortugas qu'il avait 600 mots à adresser à la presse. On suppose que les 600 mots mentionnés sont adressés à la Presse Associée par le capitaine Harry R. Lay. Les dernières nouvelles du West Virginia parvenues au département de la marine annonçaient que l'amiral Brownson avait bien reçu le télégramme lui mandant de faire du charbon dans la Baie de Lynn Haven. —Nortolk, Vie., 28 octobre.—L'avis "Dolphin" de la marine des Etats-Unis, qui doit ramener le président d'Hampton Roads à Washington a passé au large du Cap de Virginie aujourd'hui et a jeté l'ancre dans la rade extérieure d'Hampton Roads en attendant l'arrivée du "West Virginia".

Le corbeau et le petit chien d'Irving.

La maison qu'habitait le grand acteur Henry Irving, dont l'Angleterre déplore la mort, à Londres, était aussi, de l'avis de tous ceux qui furent admis à la visiter, un véritable musée d'antiquités et d'objets d'art. L'escalier était garni de beaux bronzes et de vases de Venise. Irving possédait plus de trente éditions de Shakespeare, dont quelques-unes très anciennes et d'une grande valeur. Il avait une vitrine d'objets qui lui étaient très chers et qu'il exhibait avec orgueil. C'étaient les grandes bottes à l'écheyère portées par le tragédien Edmund Bean dans le rôle de Richard III, et l'épée qui lui servit pour représenter Coriolanus; la bague de David Garrick; les montres de Philip Kemble et d'Edwin Forest; le poignard d'argent de lord Byron, etc. Il serait trop long de faire la nomenclature de tous les trésors artistiques que renfermaient le salon, la salle à manger, le fumoir, le cabinet de travail. Sur le bureau on trouvait toujours des fleurs fraîches gracieusement disposées dans des vases artistiques. Au-dessus de la porte d'entrée du cabinet de travail, se tenait perché un corbeau au plumage d'ébène évoquant le sombre poème de Poë. Irving avait un compagnon inséparable qui portait le nom de "Fassie." C'était un petit chien ratier, blanc et noir, que miss Ellen Terry avait donné au grand tragédien. Cette fidèle petite bête accompagnait son maître, chaque soir, au théâtre et, couchée sur un coussin, attendait la fin de la représentation. Le grand acteur avait une véritable tendresse pour son chien; il l'aimait, en riant, que par hasard, il oubliât Fassie à Londres, en partant pour l'Amérique, l'intégrant petite bête surrait traverser l'Atlantique pour venir le rejoindre. Dernier détail artistique, Irving fut l'un des plus rares tragédiens qui, en simulant la mort, tombait sur la scène en avant, au lieu de se rejeter en arrière, comme font presque tous les acteurs. C'est, d'après l'avis des plus grands médecins et de nombreux militaires ayant vu la mort de près sur le champ de bataille, que le grand artiste avait adopté ce jeu de scène qui, d'ailleurs, ne lui était pas spécial. Naufrage d'un croiseur espagnol. Londres, 28 octobre.—Une agence télégraphique a reçu cet après-midi une dépêche de La Corogne, Espagne, annonçant que le croiseur cuirassé "Cardinal Cisneros" de la marine espagnole avait coulé au large de Villanueva, cet après-midi, après être venu donner sur un récif. L'équipage a été sauvé.

AUX PHILIPPINES.

Washington, 28 octobre.—Le département de la guerre a reçu aujourd'hui de Manille la dépêche suivante: "Le brigadier général James A. Buchanan rapporte que le capitaine Frank R. McCov, à la tête d'une compagnie du 22ème régiment d'infanterie, a, dans la journée du 22 octobre, surpris le chef Ali, près de Buluan, Mindanao. Un des fils d'Ali et 10 partisans ont été tués. Deux femmes d'Ali, plusieurs enfants et quelques guerriers ont été faits prisonniers. Trois soldats américains ont été tués et cinq blessés. La fièvre à Natchez. Natchez, Miss., 28 octobre.—Deux nouveaux cas de fièvre jaune ont été rapportés aujourd'hui au Bureau de Santé de Natchez.

ETRE DANS LA MANCHE DE QUELQU'UN

Connaissez-vous l'origine de l'expression "être dans la manche de quelqu'un"? Sous l'ancienne monarchie, parmi les personnages proposés à la garde et à l'éducation des fils de France, on distinguait les "gentilshommes de la manche", et on les appelait ainsi, parce que, étant chargés de veiller constamment sur la personne du jeune prince, ils ressemblaient à la bonne d'enfant qui dirige un bambin et se tenait constamment aux côtés du futur roi pour veiller à la sécurité de sa personne. Quand le jeune prince arrivait au trône, les gentilshommes étaient donc mieux placés pour obtenir ses faveurs, de sorte qu'on avait coutume de dire: "Il y a des faveurs pour ceux de la manche." Je ne sais pas dans la "manche" du prince.

GRANDES EGLISES.

Sait-on que Notre-Dame de Paris ne peut contenir que 21,000 personnes; la plus grande église du monde est celle de Saint-Pierre à Rome, elle peut abriter 45,000 personnes. Le dôme de Milan en contient 37,000; Saint Paul à Rome, 32,000; le dôme de Cologne, 30,000. Puis viennent l'Eglise Saint-Paul, à Londres, et celle de Pétronius, à Boulogne, avec de la place pour 25,000 dans chacune. La Hagia Sophia, à Constantinople, maintenant entre les mains des Turcs, moquée de Sophie, peut recevoir 23,000 personnes; Saint Jean-de-Latran à Rome, 22,000; le dôme de New York, 17,000; la cathédrale de Pise et celle de Saint Etienne à Vienne, chacune 12,000; l'Eglise de Saint-Marc à Venise, 7,000. Ajoutons que le nombre de places de ces édifices n'est pas en rapport avec la superficie qu'ils occupent.

ETRE DANS LA MANCHE DE QUELQU'UN

Connaissez-vous l'origine de l'expression "être dans la manche de quelqu'un"? Sous l'ancienne monarchie, parmi les personnages proposés à la garde et à l'éducation des fils de France, on distinguait les "gentilshommes de la manche", et on les appelait ainsi, parce que, étant chargés de veiller constamment sur la personne du jeune prince, ils ressemblaient à la bonne d'enfant qui dirige un bambin et se tenait constamment aux côtés du futur roi pour veiller à la sécurité de sa personne. Quand le jeune prince arrivait au trône, les gentilshommes étaient donc mieux placés pour obtenir ses faveurs, de sorte qu'on avait coutume de dire: "Il y a des faveurs pour ceux de la manche." Je ne sais pas dans la "manche" du prince.

GRANDES EGLISES.

Sait-on que Notre-Dame de Paris ne peut contenir que 21,000 personnes; la plus grande église du monde est celle de Saint-Pierre à Rome, elle peut abriter 45,000 personnes. Le dôme de Milan en contient 37,000; Saint Paul à Rome, 32,000; le dôme de Cologne, 30,000. Puis viennent l'Eglise Saint-Paul, à Londres, et celle de Pétronius, à Boulogne, avec de la place pour 25,000 dans chacune. La Hagia Sophia, à Constantinople, maintenant entre les mains des Turcs, moquée de Sophie, peut recevoir 23,000 personnes; Saint Jean-de-Latran à Rome, 22,000; le dôme de New York, 17,000; la cathédrale de Pise et celle de Saint Etienne à Vienne, chacune 12,000; l'Eglise de Saint-Marc à Venise, 7,000. Ajoutons que le nombre de places de ces édifices n'est pas en rapport avec la superficie qu'ils occupent.

ETRE DANS LA MANCHE DE QUELQU'UN

Connaissez-vous l'origine de l'expression "être dans la manche de quelqu'un"? Sous l'ancienne monarchie, parmi les personnages proposés à la garde et à l'éducation des fils de France, on distinguait les "gentilshommes de la manche", et on les appelait ainsi, parce que, étant chargés de veiller constamment sur la personne du jeune prince, ils ressemblaient à la bonne d'enfant qui dirige un bambin et se tenait constamment aux côtés du futur roi pour veiller à la sécurité de sa personne. Quand le jeune prince arrivait au trône, les gentilshommes étaient donc mieux placés pour obtenir ses faveurs, de sorte qu'on avait coutume de dire: "Il y a des faveurs pour ceux de la manche." Je ne sais pas dans la "manche" du prince.

GRANDES EGLISES.

Sait-on que Notre-Dame de Paris ne peut contenir que 21,000 personnes; la plus grande église du monde est celle de Saint-Pierre à Rome, elle peut abriter 45,000 personnes. Le dôme de Milan en contient 37,000; Saint Paul à Rome, 32,000; le dôme de Cologne, 30,000. Puis viennent l'Eglise Saint-Paul, à Londres, et celle de Pétronius, à Boulogne, avec de la place pour 25,000 dans chacune. La Hagia Sophia, à Constantinople, maintenant entre les mains des Turcs, moquée de Sophie, peut recevoir 23,000 personnes; Saint Jean-de-Latran à Rome, 22,000; le dôme de New York, 17,000; la cathédrale de Pise et celle de Saint Etienne à Vienne, chacune 12,000; l'Eglise de Saint-Marc à Venise, 7,000. Ajoutons que le nombre de places de ces édifices n'est pas en rapport avec la superficie qu'ils occupent.